

« **OU BIEN...OU BIEN...** »

*Sur Matthieu VI, 24*

*(24) Nul ne peut être esclave de deux maîtres. Ou bien, en effet, il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez pas être esclaves de Dieu et de Mammon.*

« *Ubi caritas et amor,*

*Deus ibi est. »*

*Nul ne peut...*C'est de notre pouvoir qu'il s'agit. Pouvons-nous n'être pas *esclaves* ? Nous n'en savons rien. Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, c'est que nous ne pouvons pas être *esclaves* de *deux maîtres* à la fois.

Pourquoi en est-il ainsi ?

Tout dépend du pouvoir de notre affectivité ou, si l'on préfère, de notre désir. Celui-ci est radicalement clivé dans son expression même et se manifeste en haine ou en amour, en mépris ou en attachement. Avant donc de nous fixer sur des objets, sur *Dieu* ou sur *Mammon*, et de devenir *esclaves* de l'un ou de l'autre, par notre désir nous haïssons ou nous aimons, nous méprisons ou nous nous attachons.

Compte tenu d'un esclavage tenu pour constitutif et indépassable et aussi du clivage radical de notre désir, celui-ci peut donc se porter lui-même, indifféremment, sur *Dieu* ou sur *Mammon*. Nous pouvons haïr ou aimer l'un ou l'autre mais pas les deux à la fois. En tout cas, toujours nous avons un *maître* et jamais nous n'échappons à la condition d'*esclave*.

Nous pouvons toutefois au moins pressentir que, selon l'identité de notre *maître*, selon qu'il s'agit de *Dieu* ou de *Mammon*, notre esclavage, sans être supprimé, n'est pas le même. Sinon, pourquoi distinguerait-on entre deux maîtres ?

Il y aurait donc ainsi un esclavage qui renchérit sur l'esclavage lui-même, et c'est l'esclavage à la haine et au mépris : en lui se dessine déjà l'esclavage à *Mammon*. Il y en aurait un autre qui, puisqu'il ne renchérit pas sur l'esclavage lui-même, libérerait en fait de tout esclavage, quel qu'il soit, et, par conséquent, n'en serait plus un même s'il continue à être ainsi qualifié : ce serait l'esclavage à l'amour et à l'attachement, dans lequel se dessinerait déjà l'esclavage à *Dieu*. Mais en cédant à ce pressentiment nous lions des processus, l'amour et l'attachement, et aussi bien la haine et le mépris, à des objets, que nous énonçons non par des verbes mais par des substantifs, par des noms propres : *Dieu* ou *Mammon*.

Dès lors apparaît le sens de ces deux noms, *Dieu* et *Mammon*, et un sens qui peut se décliner sans abandonner la catégorie de l'esclavage. Ainsi *Mammon* désignera la servitude, active ou passive, que l'on asservisse ou qu'on soit asservi. Quant à *Dieu*, il désignera la liberté, active ou passive, celle qu'on reçoit et celle qu'on donne.

Ainsi, paradoxalement, cette déclaration, qui tient l'esclavage pour inévitable, laisse entendre qu'il est un esclavage qui se confond avec la liberté elle-même. Ce libre esclavage n'est autre que la pratique, active ou passive, de la non-possession et donc, pour parler positivement, du don.

Comment en venons-nous à des telles conclusions ?

Nous avons prêté attention à la direction que prend ce que nous pouvons appeler notre cœur. Tel est, en effet, le nom qu'on peut convenir d'attribuer, comme à un foyer, à notre désir. En effet, il semble d'abord que notre cœur puisse, indifféremment, se tourner vers *Dieu* ou vers *Mammon*. Or, à vrai dire, il ne possède pas une telle indifférence, puisqu'il est, comme on l'a observé, constitutivement *esclave*.

Ainsi donc *Dieu* et *Mammon* ne sont pas, pour le cœur, des objets qui se présenteraient devant lui, hors de lui, et qu'il serait libre de désirer ou de ne pas désirer. Ces deux substantifs, ces deux noms propres, désignent les deux seules directions, opposées mais très réelles, que peut prendre le désir qui habite et soulève notre cœur. Ils en sont la dénomination objective. En vérité, ces substantifs expriment et signifient un mouvement ou, mieux, une action, et une action dont nous sommes les sujets, comme seuls des verbes peuvent en exprimer et en signifier une.

Le nom de *Dieu* exprime et signifie, substantivement, si l'on peut dire, l'action d'*aimer*, de *s'attacher*. Par le nom de *Mammon* s'exprime et se signifie, tout aussi substantivement, l'action de *haïr* et de *mépriser*. Ainsi ces deux noms de *Dieu* et de *Mammon* font-ils correspondre des objets personnels, qui s'excluent l'un l'autre, à deux actions, *aimer* et *haïr*, qui sont incompatibles, qui s'excluent elles-mêmes réciproquement. Mais on ne peut en convenir que si l'on admet que, dans les deux cas, l'esclavage demeure, tantôt en s'intensifiant, en se multipliant lui-même, avec *Mammon*, tantôt, avec *Dieu*, en se transformant en une allégeance à la liberté. Dans ce dernier cas peut-on encore employer le terme d'esclavage ?

En définitive, nous ne faisons pas d'autre expérience que celle de l'esclavage à un *maître*. Mais cette expérience de l'esclavage, selon qu'elle nous soumet à la haine ou à l'amour, devient expérience de *Mammon* ou expérience de *Dieu*. Car, en dépit des apparences, il n'y a pas d'amour ou d'attachement qui aille avec *Mammon*, considéré comme objet, de même qu'il n'y a pas de haine ou de mépris qui aille avec *Dieu*, considéré lui aussi comme objet. Telle est la vérité la plus secrète de la déclaration que nous lisons et vers laquelle une lecture attentive nous conduit. Autrement dit, le parallélisme des affirmations n'est qu'apparent.

Mais comment donc avons-nous pu détruire un parallélisme qui semblait d'abord devoir s'imposer ?

C'est en refusant de faire aller ensemble *Dieu* et la haine ou le mépris et, d'autre part, *Mammon* et l'amour ou l'attachement. Bien sûr, on demandera ce qui nous autorise à formuler un tel refus. Et nous serons bien embarrassés pour le dire. Car, à considérer les choses de façon toute formelle, rien n'y oblige. Pourquoi, en effet, *Dieu* n'irait-il pas avec la haine et le mépris, et *Mammon* avec l'amour et l'attachement ?

Si nous avons refusé de telles associations, c'est parce que nous avons tenu pour seconde ou dérivée, ou encore, si l'on peut dire, comme purement grammaticale, une pensée selon laquelle les différences se marquent par les objets - ici *Dieu* et *Mammon* -, ceux-ci fussent-ils personnalisés. Plus originellement que les objets, en effet, il y a les modulations du désir que constituent la haine et le mépris ou l'amour et l'attachement. Or, ces modulations sont tellement résistantes qu'elles restent présentes jusque dans la langue et se prêtent à un usage indifférent, facile à ployer en tous sens. Ainsi en vient-on à dire et à penser, contre toute vérité, qu'on peut haïr et mépriser *Dieu* et s'attacher à *Mammon* et à l'aimer, comme si la haine et le mépris pouvaient être associés à *Dieu* et l'attachement et l'amour à *Mammon*.

Il fallait refuser une telle dérive de la pensée, sauf à reconnaître un même pouvoir à *Dieu* et à *Mammon*, à faire de celui-ci l'égal de celui-là. En d'autres termes, il fallait rappeler que haine et mépris vont de fait toujours avec *Mammon*, avec la puissance qui possède ou par laquelle on est possédé, tandis qu'amour et attachement vont toujours avec *Dieu*, qui donne et appelle à donner.

Mais ce qui nous échappe, disons-le avec force, c'est la façon dont ces alliances qu'on vient de mentionner demeurent constantes, résistent au sophisme, mais c'est aussi le motif qui semble, à première vue, les anéantir facilement au point qu'on puisse en venir à associer le nom de *Dieu* avec la haine et le mépris et celui de *Mammon* avec l'amour et l'attachement. C'est là, assurément, une grande énigme. Pour n'être pas arrêté par celle-ci, pour oser passer outre, peut-être ne faut-il rien moins que ce qu'on a pris l'habitude de nommer la foi en *Dieu*.

Seule peut-être, en effet, la foi en *Dieu* peut nous communiquer l'intuition que l'amour et l'attachement ne vont qu'avec *Dieu* et que la haine et le mépris ne vont qu'avec *Mammon*. Nous taxera-t-on alors d'optimisme invétéré, nous accusera-t-on de méconnaître le redoutable pouvoir que nous avons de haïr et mépriser *Dieu* et d'aimer *Mammon* et de nous attacher à

lui ? Il se peut. Mais, même en face de tels soupçons, comment, du moins de l'intérieur de la foi en *Dieu*, ne pas se refuser à établir une équivalence de pouvoir et d'attrait entre *Dieu* et *Mammon* ?

Certes, la démarche que nous avons suivie nous a conduits à ne tenir ni *Dieu* ni *Mammon* pour des objets. Pour autant il s'en faut de tout qu'ils aient perdu leur réalité et, encore moins, leur vérité. C'est précisément en raison de leur réalité et de leur vérité que nous avons refusé de rester, pour parler d'eux, dans la dépendance de la formulation linguistique qui les fait soit des sujets soit des objets à l'intérieur d'une phrase.

Nous avons à lire un document dans lequel se rencontraient des verbes, c'est-à-dire l'énoncé d'actions, comme aimer, haïr, s'attacher à, mépriser. Sans doute chacun de ces verbes pouvait-il, grammaticalement du moins, avoir *Dieu* ou *Mammon* pour objet. Mais, justement, notre méditation ou, comme on voudra, notre analyse réflexive n'était pas vouée à répéter la répartition grammaticale de la pensée.

Pressentant, en raison de leur haute teneur en humanité, que de telles actions n'étaient pas sans rapport avec ce que nous sommes convenus culturellement de nommer *Dieu* ou *Mammon*, nous pouvions peser, pour ainsi dire, sur l'énoncé linguistique et considérer l'un, *Dieu*, comme le substantif qui va avec l'amour et l'attachement, tandis que l'autre, *Mammon*, personnalise la haine et le mépris. Nous étions prêts alors à entendre le message, spirituel ou, si l'on préfère, religieux, mais, plus radicalement encore, grandement humain, qui nous est ici adressé.

Devenu ainsi non pas un objet ni même un sujet mais, plus simplement, étant désigné par un nom, *Dieu* pouvait aussi s'énoncer, s'incarner humblement, mais cette fois dans l'existence de ceux qui le prononcent, en des actes comme aimer ou s'attacher à. En effet, le nom de *Dieu*, associé à de telles conduites, en consacre la vérité, alors que le nom de *Mammon*, associé à des conduites contraires, en dénonce le mensonge.

Qu'est-ce qui pouvait nous conduire à faire ainsi pression sur la formulation linguistique, nous en libérer tout en restant pourtant attentifs à des significations comme aimer ou haïr, s'attacher à ou mépriser, au point de refuser qu'elles conviennent, indifféremment, pour *Dieu* ou pour *Mammon* ?

Répetons-le, c'est la foi ou, plus élémentairement encore, le sens de la foi, de ce qui va avec la foi en *Dieu*, du moins dans la tradition d'humanité à laquelle nous appartenons.

Mais qu'entendons-nous donc par sens de la foi ? Qu'est-ce que cette expression nous permet de comprendre que le terme de foi à lui seul, ne nous livrerait pas ?

Le sens de la foi nous prépare à entendre que la foi, du seul fait qu'elle a ou qu'elle est un sens, va et fait aller dans une certaine direction et même, plus simplement encore, qu'elle va, qu'elle ne reste pas en place. Du coup, nous saisissons que la foi est un nom d'action, un substantif, sans doute, mais qui signale le mouvement propre au verbe croire.

Or, puisqu'il en est ainsi, on conçoit que quiconque croit va dans un certain sens, qui le conduit à aimer ou à haïr, à s'attacher ou à mépriser. D'un point de vue purement formel, on peut sans doute considérer qu'il n'y a pas moins de foi ici que là. Mais peut-on en une telle affaire s'en tenir à un point de vue purement formel ? Certainement pas. Si nous en doutions, ces noms de *Dieu* et de *Mammon* sont là pour nous le rappeler. La foi en *Dieu* va avec aimer et s'attacher, tandis que la foi en *Mammon* va avec haïr et mépriser.

Telle est, du moins, l'intuition que nous avons d'emblée et que nous ne pouvons pas écarter sans nous faire violence. En la suivant, nous réalisons que ce nom de *Dieu*, comme aussi bien celui de *Mammon*, ne désigne pas un être qui existe sans qu'en même temps il ne vise aussi une conduite, une façon d'exister qui, elle, est nôtre, qui nous concerne, et que celle-ci n'est pas, indifféremment, haine ou amour, mépris ou attachement.

Paris, le 29 mai 2010